



**Carnets**

Revue électronique d'études françaises de l'APEF

**Deuxième série - 16 | 2019**

**Le Récit inachevé: études sur Mai 68**

---

## Mai 68 ou l'imagination paradoxale

Carlos F. Clamote Carreto

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/carnets/9959>

DOI : 10.4000/carnets.9959

ISSN : 1646-7698

### Éditeur

APEF

### Référence électronique

Carlos F. Clamote Carreto, « Mai 68 ou l'imagination paradoxale », *Carnets* [En ligne], Deuxième série - 16 | 2019, mis en ligne le 31 mai 2019, consulté le 09 novembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/carnets/9959> ; DOI : 10.4000/carnets.9959

---

Ce document a été généré automatiquement le 9 novembre 2019.



*Carnets* est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons - Attribution – Pas d'utilisation commerciale 4.0 International.

---

# Mai 68 ou l'imagination paradoxale

Carlos F. Clamote Carreto

---

Ce qu'il y a d'intéressant dans votre action, c'est qu'elle met l'imagination au pouvoir. Vous avez une imagination limitée comme tout le monde, mais vous avez beaucoup plus d'idées que vos aînés.

Jean-Paul Sartre (1968).

L'imagination, en nous, parle, nos rêves parlent, nos pensées parlent. Toute activité humaine désire parler. Quand cette parole prend conscience de soi, alors l'activité humaine désire écrire, c'est-à-dire, agencer des rêves et des pensées.

Gaston Bachelard (1943 : 7).

## ***Quelque chose se passe... Pour un imaginaire de l'entre-deux***

- 1 Dans une notice publiée en 2010 dans le *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine* (Delporte *et alii*, 2010 : 503-506), Emmanuelle Loyer suggère deux directions de recherche pour l'étude culturelle des événements de Mai 68, l'une portant sur la façon dont les milieux artistiques ont influencé les politiques de la culture et les catégories à travers lesquelles celle-ci est perçue et pensée ; l'autre se montrant attentive aux phénomènes de transferts (formes d'action, mémoires, lexique antiautoritaire) et de contamination de cet ébranlement à toute la sphère sociale. Il manque, à mon sens, une troisième voie importante à visée beaucoup plus épistémologique portant sur l'imaginaire des notions-clés dont les acteurs de Mai 68 se sont emparés dans le but (conscient ou non) de désigner un ensemble de valeurs et de traits identitaires difficiles à circonscrire et encore plus à nommer. Le glissement constant, au niveau lexical et conceptuel, dont Mai 68 fit et fait encore l'objet est révélateur de ce profond trouble sémantique ressentie aussi bien par le discours

testimonial que par le discours critique. Que fut Mai 68 ? Une révolte ? Une révolution ? Une manifestation ? Une rupture ? Une crise ? Et de quelle crise s'agirait-il ? Crise de valeurs ? Crise sociale ? Crise politique ? Crise générationnelle ? Crise d'identité ? Ou crise d'une civilisation entière ? Est-ce un mouvement ? Un phénomène, voire un épiphénomène ? Une réaction hystérique (au sens organique du terme [Morin, 1968 : 15]) d'un tissu social en voie de déchirement ou de recomposition ? Un jeu théâtralisé ? Un pur évènement ? Un simple accident fruit de la contingence ? Le fait que Mai 68 s'inscrive dans une « histoire du temps présent »<sup>1</sup> ou, plus précisément, dans le « présent de l'histoire » (Lepetit, 1995) où prévaut la logique mémorielle et les constantes reconfigurations narratives (au sens ricœurrien de l'expression) qu'elle entraîne, l'illusion étimologique et la projection spéculaire, ne facilite certes pas les choses, faisant en sorte que cette courte période de l'histoire ait été - malgré ou grâce aux nombreuses études qui paraissent chaque jour - plus souvent commémorée ou remémorée qu'historicisée (Gobille, 2008 : 321), tendant ainsi à devenir, entre muséification sclérosante et réinvention critique, autant une histoire mythifiée qu'un mythe historicisé.

- 2 Plus qu'une rupture (mais les ruptures existent-t-elles vraiment en dehors des typologies ou catégories opératives), Mai 68 relève plutôt d'un imaginaire du passage, de la frontière ou du seuil - zone transitionnelle toujours poreuse et perméable à la contamination, à l'échange, à la confluence, à la transformation aussi bien des identités et des rôles sociaux que des objets culturels et des formes symboliques. Or, il n'est jamais aisé de décrire ou d'écrire le passage<sup>2</sup>, si ce n'est au travers d'une approche dépassant le savoir parcellaire d'une discipline et d'une lecture phénoménologique de l'évènement, ce que certains intellectuels comme Edgar Morin, Michel de Certeau ou Jean-Paul Aron n'ont d'ailleurs pas manqué d'observer d'une façon particulièrement lucide dès 1968, et ceci malgré l'absence de tout recul temporel. Et c'est aussi pourquoi les études sur l'imaginaire, de par leur démarche méthodologique même, peuvent également apporter une importante contribution à ce dossier ; études dont les bases théoriques - certes diverses et hétérogènes aussi bien du point de vue épistémologique que dans leur champ d'application - sont déjà, rappelons-le, parfaitement établies dès les années 60, notamment à travers les travaux de Freud, Jung, Lacan, Henry Corbin, Georges Dumézil, Roger Caillois, Mircea Eliade, Claude Lévi-Strauss, Jean-Pierre Richard, Charles Mauron, Jean-Paul Sartre, mais surtout de Gaston Bachelard et de Gilbert Durand<sup>3</sup>.
- 3 Dans un article publié dans la revue *Études* en octobre 1968, « Pour une nouvelle culture : prendre la parole », Michel de Certeau emploie l'image suggestive de Charlot (*Temps modernes*) dans sa cabane au bord du précipice comme emblème de ce dilemme apparemment posé par Mai 68 déchiré entre l'illusion d'un (re)commencement absolu opéré par un retour à l'ordre ancien et la tentation nihiliste de la chute dans l'abîme et la mort. Mai 68 dessine ainsi une « ligne de partage en dessous, entre le sol et le vide, notre 'plancher' culturel » (Certeau, 1968 : 29) qui commence à vaciller tout en demeurant intact. Pointant vers une nouvelle anthropologie du quotidien située au carrefour des profondes transformations sociales, culturelles, économiques et artistiques de l'après-guerre (ainsi que de cette utopie sociale et politique interrompue ou différée que fut le Front Populaire) et d'un nom moins profond et rapide renouveau des sciences sociales et humaines surtout à partir des années 50<sup>4</sup> particulièrement visible à travers le développement de l'histoire des mentalités<sup>5</sup> (qui n'est autre qu'une

histoire des représentations mentales et symboliques) et d'une culture de masse en pleine croissance où l'accès à l'objet du désir est de plus en plus médiatisé par l'image : l'image publicitaire<sup>6</sup>, l'image graphique, l'image télévisée, mais aussi l'image sociale de soi constamment reconfigurée par les biens de consommations<sup>7</sup>.

- 4 Mai 68 témoigne d'une transition de la logosphère vers cette iconosphère qui est encore la nôtre, un monde saturé de choses (comme le signale Georges Pérec dans son célèbre roman de 1965) qui défilent sous nos yeux comme une « précession de simulacres » (Baudrillard, 1981 : 9), tendant à faire désertier le réel de l'horizon du désir et du langage. Fruit d'une longue période marquée par deux guerres mondiales et de sanglants conflits coloniaux qui ont mis en miette le mythe de la supériorité du modèle occidental, et réagissant à une vision rationnelle et positiviste du monde (un monde pas toujours lisible ou intelligible, mais relativement stable, cohérent et prévisible), Mai 68 inaugure ce paradigme de l'incertitude, du questionnement et de l'ambivalence qui commence à redéfinir les frontières entre espace public et espace privé et à mettre en cause la distribution des rôles sociaux et symboliques. L'accidentel, le contingent, le banal, avec ou sans profondeur, peuvent alors occuper une place prépondérante au cœur de cette nouvelle anthropologie où la signification, surgissant de rencontres aussi fortuites et intenses qu'une collision d'atomes, ne s'affiche plus là où on l'attendait. L'esthétique prônée par le Nouveau Roman, la Nouvelle Vague ou le Nouveau Réalisme d'un Yves Klein ou d'un Pierre Restany<sup>8</sup> et son « recyclage poétique du réel urbain, industriel, publicitaire » traduit bien les enjeux sous-jacent à cette dynamique de la discontinuité, du fragmentaire, de l'inachèvement, de la suspension de l'identité et des traditionnelles catégories spatio-temporelles au cœur d'un mouvement incertain qui reconfigure les rapports toujours asymétriques entre le langage, le réel et l'imaginaire. D'où peut-être la place préminente accordée par les acteurs de Mai 68 à l'improvisation, à la rue, à la spontanéité des actions, des paroles et des gestes, à l'anonymat (j'y reviendrai) au sein d'une singulière et joyeuse *commedia dell'arte* que la politisation postérieure du mouvement (qui se veut peut-être avant tout culturel au départ) viendra abruptement interrompre.
- 5 Mais ce qui fait l'originalité de Mai 68, dont la théâtralité a également été soulignée par Edgar Morin (1968 : 9-10) qui compare toutefois le mouvement à une pièce classique en deux actes (barricades, manifestations et grèves suivies par un retour à l'ordre (après le deuxième tour des élections) précédé d'un « long et souterrain prologue », c'est que tout se joue dans l'entre-deux. Quelque chose s'est brisé mais rien n'est encore reconstruit, ni même sous forme d'ébauche programmatique ; une révolution (dans sa nature et son dynamisme) sans révolution dans ses conséquences (Morin, 1968 : 14), une « simulation au sens cybernétique [...] faisant fonction d'expérience [...] des révolutions passées, présentes et sans doute futures » (Morin 1968 : 15) qui se traduit par un investissement fictionnel et symbolique du monde désormais ouvert au jeu des possibles. Or, l'entre-deux c'est justement ce qui échappe à l'emprise du nom et défie la représentation<sup>9</sup>. « Quelque chose se passe – un devenir » (Gobille, 2008 : 325) qui est de l'ordre de l'indicible et de l'inintelligible. Encore dépourvues de tout encadrement politique ou théorique, les premières manifestations de Mai 68 sont, d'après Michel de Certeau, purement *symboliques*, car elles signifient « autre chose qu'elles ne parvenaient ni à énoncer ni à faire » (Certeau, 1968)<sup>10</sup>. Elles donnent corps à un langage qui se désagrège, à cette faille qui s'inscrit entre la représentation et le pouvoir, le désir et la loi, le *logos* et l'imaginaire. Comme l'on bien senti les acteurs du mouvement, on ne peut surmonter la faille ni par un simple retour à l'ordre ancien ni par une négation (aussi

scélérosante que la solution du retour dans la mesure où elle ne fait que l'inverser) de l'ordre et du système. C'est pourquoi de nombreux auteurs préfèrent appliquer à ce « quelque chose sans nom qui se passe »<sup>11</sup> le concept de phénomène ou d'évènement, car, « à la suite de Deleuze, [...] ' le mode de l'évènement, c'est la problématique ' : l'évènement par lui-même est problématique et problématisant. Il sépare un présent où le sens est brusquement devenu incertain, d'un passé où les grilles de lecture du monde semblaient solidement assises et pertinentes » (Gobille, 2008 : 325)<sup>12</sup>. Edgar Morin (1968 : 4-6) avait d'ailleurs très bien compris ce besoin d'un réajustement conceptuel et épistémologique lorsqu'il établissait en 1968 les principes d'une sociologie du présent qui doit être tout d'abord phénoménologique si elle veut tenir compte de l'absolue contemporanéité de l'évènement « qui signifie irruption à la fois du vécu, de l'accident, de l'irréversibilité, du singulier concret dans le tissu de la vie sociale » (Morin, 1968 : 4).

## La structure et la brèche

- 6 Échappant à la prévisibilité statistique en tant que nouveauté absolue - ou accident - qui ébranle l'ordre du monde et perturbe, de façon trouble et troublante, ses systèmes régulateurs et rationalisateurs, l'évènement Mai 68 nous parle ainsi sans cesse d'une brèche qui soudain s'ouvre dans la structure (sociale, politique, symbolique, culturelle, institutionnelle, idéologique, cognitive, etc.) ; un terme qui fait, bien entendu, écho à l'ouvrage à trois mains publié en 1968 par Edgar Morin, Claude Lefort et Cornélius Castoriadis (*Mai 68 : la brèche*) où s'affrontent/dialoguent en fait des conceptions idéologiques, philosophiques et anthropologiques assez différentes - voire opposées - sur l'origine, la nature et la dynamique d'évolution des imaginaires sociaux<sup>13</sup>. Or, à lire les témoignages d'hier comme d'aujourd'hui de certains acteurs-clés de Mai 68, ce qui distingue ce mouvement des autres manifestations d'un phénomène à l'échelle globale (le *Free Speech Movement* de Berkeley en 1964, les réactions antitotalitaires en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Italie, au Sénégal, au Mexique et ailleurs) c'est qu'il est parcouru par un profond sentiment anti-structure. Dans cette perspective, il témoigne, selon Alain Touraine (Touraine, 2004 ; Wieviorka, 2018a : 41-53), d'un clair déplacement du politique et du social vers le culturel et l'imaginaire comme seuls facteurs d'unification. Au départ, le mouvement n'est nullement structuré, dirigé, organisé ou encadré par des idéologies ou des groupes politiques qu'elle qu'en fut la tendance (gauchistes, révolutionnaires, marxistes-léninistes, trotskistes, maoïstes) : il fonctionne suivant une logique rhizomique, par contagion, dissémination (Wieviorka, 2018d : 8). Dans son célèbre entretien avec Jean-Paul Sartre (1968)<sup>14</sup>, Daniel Cohn-Bendit insiste sur cette dimension libertaire d'un mouvement qui repose sur le « désordre », la « spontanéité » et l'« effervescence incontrôlable » qui cherche consciemment, dans sa fluidité absolue, à éviter les cloisons et à fuir les forces centripètes de toute charpente paralysante et de toute interprétation réductrice de cet « élan » par les pouvoirs politiques désireux de reconduire l'évènement à des modèles d'action connus, immédiatement absorbable par l'ordre établi et, par conséquent, parfaitement maîtrisables. C'est d'ailleurs dans ce même entretien que Sartre tisse un intéressant et significatif lien entre le phénomène 68 et l'imagination, ce qui nous relance au cœur d'un imaginaire des concepts :

**Jean-Paul Sartre** - Ce qu'il y a d'intéressant dans votre action, c'est qu'elle met l'imagination au pouvoir. Vous avez une imagination limitée comme tout le monde,

mais vous avez beaucoup plus d'idées que vos aînés. Nous, nous avons été faits de telle sorte que nous avons une idée précise de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas [...]. Vous, vous avez une imagination beaucoup plus riche, et les formules qu'on lit sur les murs de la Sorbonne le prouvent. Quelque chose est sorti de vous, qui étonne, qui bouscule, qui renie tout ce qui a fait de notre société ce qu'elle est aujourd'hui. C'est ce que j'appellerai l'extension du champ des possibles. N'y renoncez pas.

- 7 Auteur de deux ouvrages de référence sur l'imagination parus en 1936 et en 1940, l'utilisation réitérée par Sartre de ce terme au cœur de l'entretien mérite quelques commentaires. D'une part, il apparaît au sein d'une dichotomie, elle-même fortement soulignée par deux fois, entre l'univers de l'imagination et le monde des idées. Dans ce sens, si l'imagination est à la fois créatrice, spontanée et libératrice dans la mesure où elle permet à l'être de s'émanciper de l'emprise du réel extérieur, ouvrant ainsi la conscience à l'univers des possibles, i.e., à l'irréel (Wunenburger, 2003 : 17), elle n'en est pas moins réduite à une dimension objectale ou formelle (les formules affichées sur les murs) qui dévalorise la dimension anthropologique et cognitive de l'image et de l'imaginaire comme mode de représentation autonome qui modèle aussi bien le réel que les idées. Aussi, en faisant l'apologie de l'imagination au sein d'une double antithèse conceptuelle (imagination vs idées) et générationnelle (vous vs nous), Sartre finit par se placer dans la droite ligne de « la pensée occidentale et spécialement de la philosophie française [qui] a pour constante tradition de dévaluer ontologiquement l'image et psychologiquement la fonction d'imagination » (Durand, 1984 : 15). Contrairement aux conceptions d'Husserl, de Cassirer, de Bachelard ou de Gilbert Durand, où l'imagination, toujours chargée d'affects, a une valeur profondément poétique et heuristique, Sartre, en proclamant *l'imagination au pouvoir* néantise l'image, atténue le pouvoir de l'imagination qu'il circonscrit, somme toute, à la sphère classique du rêve, de l'irréel, de l'inconscient (« quelque chose est sorti de vous »)<sup>15</sup> ou de l'utopie déréalisante et irréalisable (Wunenburger, 2003 : 17) et accentue paradoxalement la dichotomie entre l'imaginaire, le monde extérieur et un mode de connaissance ancré dans les idées, i.e., dans le savoir perceptif et rationnel.
- 8 Or dans la fluidité du mouvement qu'il revendique, la profusion des formes et des images (graphiques, poétiques, mais aussi mythiques) et dans cet imaginaire de l'entre-deux qui bouscule les catégories rigides de la société et de la pensée, Mai 68 est également une réaction contre un Occident rationnel, positiviste et iconoclaste. Et c'est également pourquoi Mai 68 se présente comme un événement ayant une dimension aussi bien anti-structure qu'anti-structuraliste. Avant et après Mai 68, le structuralisme, sous différentes variantes, est l'approche dominante dans les disciplines des sciences humaines et sociales. Selon le témoignage de la linguiste et psychanalyste Élisabeth Roudinesco (Wieviorka, 2018c : 69-70), en 1968 à la Sorbonne, la linguistique est dominée par Martinet et Chomsky et la littérature s'arrêtait à Mallarmé, les étudiants étant défendus d'aller écouter les séminaires de Roland Barthes. Les penseurs contemporains comme Foucault, Derrida, Deleuze ou Lacan ne sont pas en odeur de sainteté. En 1966, paraît chez Larousse la *Sémantique structurale : recherche de méthode* de Greimas et, en 1970 (aux Éditions du Seuil), *Du sens, essais sémiotiques*.
- 9 Certes, il ne faut pas généraliser au risque de sombrer dans le stéréotype fallacieux, la caricature grossière ou la simplification réductrice. Quoiqu'il en soit, nous voyons se dessiner, au cœur de ce débat, les grandes tensions intellectuelles et épistémologiques

qui traversent Mai 68 : les rapports sociaux et la production du sens sont-ils déterminés par la subjectivité des acteurs singuliers ou par la force des structures, par le système ou par l'individu (auteur, lecteur, acteur social ou sujet psychologique) ? Y-a-t-il primauté absolue de l'un sur l'autre ou faut-il être plutôt attentif à une dynamique de l'interaction ? Comme le souligne Edgar Morin dans son récent entretien avec Michel Wieviorka (2018b : 62), de la brèche ouverte par l'évènement 68, comme « moment symbolique de crise de civilisation », jaillissent des aspirations quasi anthropologiques (plus d'autonomie, plus de communauté, la prise de la parole, etc.) qui sapent la pensée antihumaniste d'un certain structuralisme où la notion d'acteur ou de sujet tend à s'effacer devant une signification qui émane de l'organisation autotélique des systèmes sémiotiques. Avant de proclamer le *Plaisir du texte* (1973), Roland Barthes n'avait-il pas décrété, dans un article publié justement en 1968 dans la revue *Mantéïa*, la « Mort de l'Auteur », figure qu'il réduit à la fonction quasi mécanique et grammaticale d'un *scripteur* qui « naît en même temps que son texte », dépourvu de tout « être qui précéderait ou excéderait son écriture » et qui n'a « d'autre temps que celui de l'énonciation » (Barthes, 1984 : 64) ? Même s'il n'a jamais vraiment dominé, selon Edgar Morin (Wieviorka, 2018b : 64), les esprits de ceux qui ont conduits ou ont été conduits par les évènements<sup>16</sup>, Mai 68 signifie ainsi le début du déclin du structuralisme qui s'épuise progressivement jusqu'à la fin des années 70, ainsi que l'émiettement d'une vision rassurante du monde ancrée dans la « certitude de la scientificité » (Wieviorka, 2018b : 64) que le structuralisme tant bien que mal offrait. La brèche qui s'ouvre, est ainsi celle d'où surgit, au sein du savoir, le problème fondamental de l'herméneutique (Ricœur)<sup>17</sup>, du lien entre le biologique et l'anthropologique (G. Durand), entre l'individu, l'espèce et la société (E. Morin), entre le langage, le réel, le symbolique et l'imaginaire<sup>18</sup>, entre la raison et l'imagination, entre le *mythos* et le *logos*. Bref, elle inaugure le paradigme de la complexité cher à Edgar Morin où la nature de l'homme se révèle foncièrement duelle, sapiens et *demens*<sup>19</sup>, qui est aussi celui de la « raison contradictoire » évoquée par Jean-Jacques Wunenburger (1989).

- 10 La brèche anti-structure et anti-structuraliste creusée par l'évènement Mai 68 ne doit pas être lue, dans cette perspective, comme le rejet pur et simple de toute structure, de tout système, comme une attitude qui balançant entre l'anarchie et la théorie du chaos (pourtant découverte en 1961 par le mathématicien Edward Lorenz). Plus que scission et rupture, elle est médiation et invitation au dépassement et à la synthèse<sup>20</sup>. La brèche est en effet ce qui introduit du *jeu* dans la structure ; *jeu* désignant ici, au sens mécanique du terme, cet intervalle ou interstice (nous sommes à nouveau dans l'imaginaire de l'entre-deux) qui permet aux pièces de bien fonctionner et se mouvoir. Évitant le blocage des antagonismes qui condamnerait la structure à se scléroser et à se fragmenter, la brèche est ce qui paradoxalement permet la soudure (épistémologique, symbolique, sociale, temporelle, etc.) en dialectisant les rapports devenus dialogiques entre les différents éléments du système. En un mot, la brèche est ce qui inscrit dans la structure une dynamique qui permet au système de s'adapter constamment aux changements et de se réinventer. Plus qu'une coupure héroïque à intégrer dans le régime diurne de l'antithèse, selon la typologie durandienne des images, Mai 68 se place au cœur des structures synthétiques du régime nocturne. D'où la prégnance – certes sociale et générationnelle, mais profondément symbolique aussi – de la figure mythique du Fils au sein de l'imaginaire de Mai 68, une figure emblématique de la médiation et du lien qui ressoude le temps lui-même. Il faut ainsi lire Mai 68 comme un phénomène qui s'inscrit dans la longue durée : non seulement de par ses multiples

conséquences sur le monde et l'imaginaire contemporain, mais aussi par la façon dont il fait ressurgir la parole archaïque, profonde et cohérente du mythe au cœur de l'inconstance éphémère et accidentel de l'évènement.

## Mai 68 ou la parole archaïque

- 11 C'est d'ailleurs cette dimension mythique ou mythologique (tissée à la croisée de plusieurs récits – ou bribes de récits – qui se complètent) qui fait probablement l'originalité de Mai 68 et en explique en grande partie la prégnance symbolique dans l'imaginaire collectif. Edgar Morin ne s'y était pas trompé lorsque déjà à cette époque il affirme que « la crise de mai est d'une portée extrêmement profonde, mais d'une profondeur à la fois archaïque et annonciatrice [...]. Elle révèle en arrière, vers l'*Arkhe*, bien des problèmes permanents posés par toute société » (Morin, 1968 : 13), et, plus récemment, que de toutes les grèves et manifestations plus ou moins violentes qui ont scandé le XX<sup>e</sup> siècle, « aucune n'a eu le caractère symbolique et mythologique de Mai 68 » (Wieviorka, 2018 : 62). Sous la surface épidermique de l'évènementiel, quels mythes Mai 68 dévoile ou réactive-t-il dans sa structure profonde ?
- 12 Ne serait-ce que par son rapport paradoxal aux formes, figures et manifestations de l'autorité et à l'Histoire (dont il faut sortir pour mieux s'y inscrire), Mai 68 contient évidemment tous les ingrédients du mythe prométhéen de la révolte<sup>21</sup>. Possédant l'esprit subtil et retors de son père (Zeus), ambigu et difficile à classer dans le panthéon des dieux, rebelle, malin et indiscipliné, Prométhée, comme le souligne Jean-Pierre Vernant (1999 : 69) « exprime [...] la contestation interne. Il ne veut pas prendre la place de Zeus, mais, dans l'ordre que celui-ci a institué, il est cette petite voix de la contestation, comme un Mai 68 sur l'Olympe, à l'intérieur du monde divin ». Néanmoins, tout comme les acteurs de Mai 68, Prométhée n'est pas qu'une pure figure de la transgression, son nom (*Pro-méthée*, celui qui comprend d'avance [Vernant, 1999 : 80]) faisant miroiter la dimension anticipatrice, voire prophétique, de la révolte. Or, toute *pré-vision* (même si elle ne revêt pas la forme achevée d'une utopie ou d'un programme politique) implique une lecture et un dépassement des signes, donc une herméneutique du temps, l'évènement Mai 68 se plaçant alors également sous le signe ambivalent d'Hermès, le dieu qui lie et délie par la parole, le dieu au sein duquel l'éloquence divine est sans cesse parcourue par le spectre de la fraude verbale et de la contrefaçon<sup>22</sup>. La dimension mercuriale de Mai 68 est sans doute l'une de celles qui a le plus retenu l'attention de la critique qui a souligné et salué l'émergence d'une nouvelle culture de la parole et de la communication. Une explosion de la parole publique, protéiforme et polygraphique (Barthes, 1968 : 108) qui, dans le même temps, dépouille et sature l'espace (Aron, 1968 : 115) de signes et de symboles pour mieux le purifier, en prendre possession et en reconfigurer le sens et les contours. L'un des aspects les plus remarquables (et paradoxaux) des manifestations de Mai 68 s'exprime par un permanent questionnement du statut hégémonique de l'écriture (affiches, inscriptions et fresques murales, graffitis, tracts, etc.<sup>23</sup>) qui s'annule et se ressource par un constant va-et-vient dans l'univers de la pure oralité où le langage renoue pleinement avec la nature aérienne, agile et rapide de la parole ailée d'Hermès.
- 13 Outre l'aspect évident de cette parole délivrée et libératrice – véritable « parole 'sauvage' fondée sur l' 'invention' » (Barthes, 1968 : 109) – qui se manifeste dans les mots d'ordres, les interviews plus ou moins spontanées, les joutes oratoires et bien



d'autres formes de vocalité qui confèrent à Mai 68 une singulière dimension pneumatique<sup>24</sup> et orphique (notamment à travers la musique et le chant), je signalerai seulement deux modalités – ou modalisations – de cette *prise de la parole* qui me semblent particulièrement intéressantes. Tout d'abord l'importance de la parole radiophonique signalée par Roland Barthes (1968 : 108) qui fait de l'histoire une « histoire auditive » où « l'ouïe redevient ce qu'elle était au moyen âge : non seulement le premier sens (avant le tact et la vue), mais le sens qui fonde la connaissance »<sup>25</sup>. À travers cette absolue simultanéité entre la parole et le réel, le langage acquiert une dimension quasi magique ou performative, l'écriture comme *trace* (au sens derridien du terme) cherchant à conserver et à redoubler indéfiniment, au sein d'une constante réversibilité entre les deux registres, cette corporéité et immanence au sens contenue et transportée par la voix.

- 14 L'anonymat, ensuite : un trait que Jean-Paul Aron a lucidement perçu et analysé dans son article « Le pluriel et le singulier » publié dans un numéro spécial de Mai 68 de la revue *Communications* consacrée justement à « La prise de la parole ». En effet, bien que Mai 68 se place sous le signe d'une revendication de l'autonomie et de la reconnaissance de la nature et du rôle de l'individu-sujet au sein de la société, les articles dans les petits journaux de la révolution, les affiches, les tracts, la prise de la parole dans les comités et les assemblées témoigne d'une flagrante dissolution du sujet (le « je » de l'énonciation) dans la voix collective. Cet effacement du nom – qui est « l'ultime refus de nos singularités » (Aron, 1968 : 116)<sup>26</sup> – dans le « nous » est-il simple souci de la clandestinité ? Marque conventionnelle de la solidarité entre compagnons d'une même cause ? Ou pure manifestation d'un masque rebelle jouant sans cesse à cache-cache avec les autorités ? La réponse est plutôt à chercher du côté symbolique. En effet, si le nom incarne l'irréductible identité de chaque sujet, il est aussi principe de classement et signature, toute signature étant, à son tour, marque d'une revendication de l'*auctoritas* et ancrage dans une logique temporelle, généalogique et sociale (ne serait-ce que par l'état-civil). Le nom isole et fixe l'identité et lui dérobe ainsi la mouvance et l'infinie expansion de cette voix collective, fluide, diffuse et totalisante. L'anonymat dessine, par conséquent, un imaginaire paradoxal où l'affirmation de l'irréductibilité de l'individu implique son immersion ou effacement quasi sacrificiel dans un sujet pluriel et protéiforme en permanente immanence avec la parole publique et en totale communion avec cette voix collective à la fois ancestrale et absolument contemporaine.
- 15 C'est également de par sa nature de célébration spontanée et collective que Mai 68 acquiert les traits solaires et obscurs de la fête, du jeu et du sacré<sup>27</sup>. La plupart sinon tous les témoignages de ceux qui ont participé à l'évènement évoque Mai 68 comme une gigantesque fête de la jeunesse. Elisabeth Roudinesco (Wieviorka, 2018c : 71-72) parle des manifestations comme d'« une fête permanente », d'« un grand jeu », d'« une véritable partie de plaisir », et Edgard Morin (1968 : 14) comme Paul Aron (2005 : 623) d'un désordre joyeux qui fait de ce mouvement un véritable carnaval, « carnaval-potlach sauvage de destruction-crédation » (Morin, 1968 : 14). Au cœur de cette nouvelle plongée dans les profondeurs du *mythos*, nous voyons alors poindre les figures complexes et ambiguës de Dionysos<sup>28</sup>, de Pan (lié à la démesure, voire à l'agressivité, sexuelle dont l'imaginaire de mai 68 se revendique parfois) ou du Trickster (bien connue du folklore universel<sup>29</sup>), manifestations d'un esprit transgressif, marginal et rebelle en rapport étroit avec cette contre-culture théorisée par Herbert Marcuse qui souffle depuis les Etats-Unis d'Amérique (de l'épopée beatnik, au travers des textes de

William Burroughs, Allen Ginsberg et Jack Kérouac, aux chansons protestataires de Joan Baez et de Bob Dylan en passant par l'engagement théâtral du *Living Theatre* ou l'entrée en scène du *Black Power*)<sup>30</sup>. En effet, l'image que les acteurs de Mai 68 (notamment Daniel Cohn-Bendit) créent et désirent transmettre d'eux-mêmes – un mélange d'insouciance et d'humour, de dérision et de provocation, de disponibilité, de spontanéité et de la liberté ostentatoire au cœur d'un nouveau langage et d'une nouvelle posture générationnelle (Sindaco, 2011 : 5) qui contraste radicalement avec celle de la génération des Pères ou celle encore des groupes concurrents<sup>31</sup>, renoue étrangement avec celle qu'exhibe, par exemple, Loki, ce singulier dieu espiègle et joueur des récits mythologiques scandinaves admirablement étudiés par Georges Dumézil dès 1948<sup>32</sup>, incarnation de l'ingéniosité, de la curiosité insatiable, de la raillerie, de la ruse et de l'intelligence créative et impulsive, parfois destructrice, mais toujours féconde. Ce côté festif de Mai 68, avec toute sa dimension agonistique, est certes particulièrement lisible dans les comportements. Mais il ne l'est pas moins dans l'utilisation ludique d'un langage qui, en cultivant à outrance – surtout dans les slogans – le jeu sur les signifiants (paronomases, homophonies, métoplasmes, etc.), l'antiphrase, l'antithèse et le paradoxe, voire, l'oxymore, se veut à la fois pure jouissance verbale, feux d'artifice rhétorique/poétique et témoignage de subtilité intellectuelle, où le désir de transparence et d'assertivité côtoie sans cesse un art de l'ambiguïté. Communication à double face, par conséquent, d'où rejaillit à nouveau, aux côtés de Dionysos, le double visage d'Hermès.

- 16 Finalement, si cette fête ludique et printanière de la jeunesse et du renouveau assume la configuration d'un mythe protéiforme bien qu'extrêmement cohérent du point de vue symbolique, ne devrait-elle pas également se revêtir ou se doubler d'une pratique rituelle liée notamment à l'initiation ? C'est l'hypothèse qu'avait déjà formulée Edgar Morin en 1968 lorsqu'il voyait dans les « C.R.S. casqués, affublés du groin antigaz » (Morin, 1968 : 14) la figuration symbolique « des Masques-Esprits malfaisants de la Forêt-Sacrée, contre lesquels le jeune doit livrer combat à mort s'il veut devenir adulte... Il y a quelque chose d'intense et de tourbillonnant, de pathétique et d'heureux, où fut mêlé à la fois le jeu et le rite, et dont il faut rendre compte pour comprendre à quel point, pour ceux qui l'ont vécu, la Commune étudiante fut une ' extase de l'histoire ' » (Morin, 1968 : 14).
- 17 De la faille ouverte par l'évènement Mai 68 jaillit certes une nouvelle vision du monde marquée par des thèmes et des problèmes extrêmement divers et complexes (de l'individu aux questions postcoloniales et aux phénomènes de mondialisation, en passant par la sexualité, le statut du mariage et la nature de la structure familiale, les transformations du travail dans une société des services et du primat de la communication, la conception du savoir, les défis liés à la société de consommation et au multiculturalisme, les rapports entre politique, religion et sphère privée à la suite du Concile Vatican II<sup>33</sup>, etc.). Mais elle creuse également au sein du *logos* dans lequel et par lequel s'exprime l'histoire contemporaine la béance du *mythos* d'où ressurgissent plusieurs mythes ou fragments mythiques que Mai 68 réactive et auxquels il confère une nouvelle dynamique signifiante tout en conservant leurs schèmes directeurs et structurant (la révolte, le passage, la fête, etc.) réunis autour de la figure médiatrice, sacrificielle et rédemptrice du Fils (Durand, 1984 : 344-351). Prométhée, Hermès et Dionysos ne sont-ils pas tous, en fin de compte, fils de Zeus, le souverain des dieux, vainqueurs des Titans et des monstres qui menacent l'ordre cosmique ?<sup>34</sup> Sorte de parenthèse cosmique dans laquelle s'engouffre et renaît l'ordre social, Mai 68 n'est

décidemment qu'une « partie de l'énigme que le sphinx du xx<sup>e</sup> nous pose » (Morin, 1968 : 16).

---

## BIBLIOGRAPHIE

- ARON, Jean-Paul (1968). « Le pluriel et le singulier », *Communications*, 12, pp. 113-117.
- ARON, Paul (2005). *Du Pastiche, de la parodie et de quelques genres connexes, neuf études réunies et publiées par Paul Aron*. Québec : Nota Bene.
- BACHELARD, Gaston (1943). *L'Air et les songes*. Paris : José Corti.
- Balandier, Georges (1988). *Le Désordre. Éloge du mouvement*. Paris : Fayard, 1988.
- BARTHES, Roland (1968). « L'écriture de l'évènement », *Communications*, 12, pp. 108-112.
- BARTHES, Roland (1984). « La mort de l'auteur », in R. Barthes. *Le Bruissement de la langue. Essais critiques IV*. Paris : Seuil, pp. 61-67).
- BAUDRILLARD, Jean (1981). *Simulation et beauté*. Paris : Galilée.
- BRANDLÉ, Chloé (2018). « L'introuvable récit », *Le Nouveau magazine littéraire*, 3, pp. 46-48.
- BRUN, Jean (1969). *Le Retour de Dionysos*. Paris/Tournai : Desclée.
- CHARLES, Christophe ; JEANPIERRE, Laurent (dir.) (2016). *La Vie intellectuelle en France. II. De 1914 à nos jours*. Paris : Seuil
- CERTEAU, Michel de (1968). « Pour une nouvelle culture : prendre la parole », *Études*, juillet 1968, pp. 29-42.
- CHOLLET, Antoine (2015). « Claude Lefort et Cornelius Castoriadis : regards croisés sur Mai 68 », *Politique et Sociétés*, 34 (1), pp. 37-60.
- COMBES, Patrick (1984). *La Littérature et le mouvement de Mai 68. Écriture, mythes, critique, écrivains, 1968-1981*. Paris : Seghers.
- COMBES, Patrick (2008). *Mai 68, les écrivains, la littérature*. Paris : Harmattan.
- DELPORTE, Christian ; MOLLIER, Jean-Yves ; SIRINELLI, Jean-François (dir.) (2010). *Dictionnaire d'histoire culturelle de la France contemporaine*. Paris : PUF.
- DERRIDA, Jacques (1967). *De la Grammatologie*. Paris : Éditions de Minuit.
- DREYFUS-ARMAND, Geneviève (1988). « Le mouvement du 22 mars. Entretien avec Danien Cohn-Bendit », in G. Dreyfus-Armand et L. Gervereau (dir.). *Mai 68. Les mouvements étudiants en France et dans le monde*. Nanterre : BDIC, pp. 11-13.
- DUMÉZIL, Georges (2011). *Loki*, in G. Dumézil. *Mythes et dieux des Indo-Européens*. Paris : Flammarion.
- DURAND, Gilbert (1984). *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire. Introduction à l'archétypologie générale*. Paris : Dunot [1<sup>ère</sup> édition : 1969].

- GOBILLE, Boris (2008). « L'évènement mai 68. Pour une sociologie du temps court », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2008/2, pp. 321-349.
- GOBILLE, Boris (2016). « Les idées de Mai 68 », in C. Charles et L. Jeanpierre (dir.). *La Vie intellectuelle en France. II. De 1914 à nos jours*. Paris : Seuil, pp. 663-673.
- GOBILLE, Boris (2018). *Le mai 68 des écrivains. Crise politique et avant-gardes littéraires*. Paris : CNRS Éditions.
- HAMEL, Jean-François (2018). *Nous sommes tous la pègre. Les années 68 de Blanchot*. Paris : Éditions de Minuit.
- JEANPIERRE, Laurent (2016), « L'aventure des sciences de l'homme », in C. Charles et L. Jeanpierre (dir.). *La Vie intellectuelle en France. II. De 1914 à nos jours*. Paris : Seuil, pp. 139-166.
- LACAN, Jacques (1975). *Le Séminaire*, livre I. Paris : Seuil.
- LACHAUD, Jean-Marc (2009). « Du 'Grand refus' selon Herbert Marcuse », *Actuel Marx*, 45, pp. 137-148.
- LEGGEWIE, Claus (2018). « 1968: Power to the Imagination. Daniel Cohn-Bendit and Claus Leggewie », *The New York Review of Books*, 65, 8 [consulté le 14 mai 2018] <URL: <http://www.nybooks.com/articles/2018/05/10/1968-power-to-the-imagination>>.
- LEPETIT, Bernard (1995). « Le présent de l'histoire », in B. Lepetit (dir.). *Les formes de l'expérience : Une autre histoire sociale*. Paris : Albin Michel, pp. 273-298.
- LEWINO, Walter (2018). *L'Imagination au pouvoir*. Paris : Éditions Allia.
- MAFFESOLI, Michel (1982). *L'Ombre de Dionysos. Contribution à une sociologie de l'orgie*. Paris : Méridien/Anthropos (Sociologies au quotidien).
- MORIN, Edgar (1968). « Pour une sociologie de la crise », *Communications*, 12, pp. 2-16.
- MORIN, Edgar ; LEFORT, Claude ; CASTORIADIS, Cornélius (1968). *Mai 68 : la brèche*. Paris : Fayard
- NORA, Pierre (1974). « Le retour de l'évènement », in J. Le Goff et P. Nora. *Faire de l'Histoire I. Nouveaux problèmes*. Paris : Gallimard, pp. 285-308.
- ORY, Pascal (2004). *L'Histoire culturelle*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? ».
- PELLETIER, Denis (2018). « Religion et politique autour de Mai 68 », *Socio*, 10 [1968-2018], pp. 87-100.
- POIRIER, Nicolas ; FOURÉ, Lionel (2004). « Entretien avec Edgar Morin », *Le Philosophoire* 2004/2 (n° 23), pp. 8-20.
- RESTANY, Pierre (2007). *Manifeste des Nouveaux Réalistes*. Paris : Éditions Dilecta.
- RICŒUR, Paul (1992). « Le retour de l'Évènement », in *Mélanges de l'École française de Rome. Italie et Méditerranée*, 104, n° 1, pp. 29-35.
- SARTRE, Jean-Paul (1936). *L'Imagination*. Paris : PUF.
- SARTRE, Jean-Paul (1940). *L'Imaginaire. Psychologie phénoménologique de l'imagination*. Paris : Gallimard.
- SARTRE, Jean-Paul (1968). « L'imagination au pouvoir » : interview de Daniel Cohn-Bendit par Jean-Paul Sartre, *Le Nouvel Observateur*, 20 mai 1968.
- SINDACO, Sarah (2011). « Mai 68, les avatars d'une posture générationnelle ». *CONTEXTES* [En ligne], 8 [consulté le 14 mai 2018] <URL : <http://journals.openedition.org/contextes/4718>>.

TOURAINÉ, Alain (2004). *Un nouveau paradigme pour comprendre le monde aujourd'hui*. Paris : Fayard.

VERNANT, Jean-Pierre (1999). *L'Univers, les dieux, les hommes. Récits grecs des origines*. Paris : Seuil.

ZANCARINI-FOURNEL, Michelle ; DELACROIX, Christian (2010). *La France du temps présent. 1945-2005*. Paris : Belin.

WIEVIORKA, Michel (2018a). « Du social au culturel. Entretien avec Alain Touraine », *Socio*, 10 [1968-2018], pp. 41-53.

WIEVIORKA, Michel (2018b). « La réalisation d'un rêve impossible. Entretien avec Edgar Morin », *Socio*, 10 [1968-2018], pp. 55-67.

WIEVIORKA, Michel (2018c). « Les portes de tous mes désirs. Entretien avec Elisabeth Roudinesco », *Socio*, 10 [1968-2018], pp. 69-85.

WIEVIORKA, Michel (2018d). « Mai 68 et les sciences humaines et sociales », *Socio*, 10 [1968-2018], pp. 7-17.

WUNENBURGER, Jean-Jacques (1977). *La Fête, le jeu et le sacré*. Paris : Éditions Universitaires.

WUNENBURGER, Jean-Jacques (1989). *La Raison contradictoire : sciences et philosophie modernes - La Pensée du complexe*. Paris : Albin Michel.

WUNENBURGER, Jean-Jacques (2003). *L'Imaginaire*. Paris : PUF, coll. « Que sais-je ? »

## NOTES

1. Sur cette expression utilisée depuis une quarantaine d'années par les historiens pour désigner l'absolument contemporain (au sens étymologique du terme), i.e., une période immédiatement accessible par le témoignage direct et la mémoire vive de ses acteurs, voir notamment M. Zancarini-Fournel et M. Delacroix (2010). Cette perception du vécu, aux enjeux méthodologiques et épistémologiques complexes et délicats, sur laquelle s'appuie l'écriture du passé, n'est pas un défi auquel seule l'historiographie se confronte : il engage probablement toutes les sciences sociales et humaines (voir, par exemple, le concept de « socio-histoire du temps court » abordé par B. Gobille [2008]). L'importance du témoignage *de visu*, i.e., le principe d'une contiguïté – ou continuité ininterrompue – entre le récit des événements et le vécu, n'est pas sans évoquer la conception antique et médiévale de l'Histoire comme *narratio rei gestae* où connaissance et vérité dépendent intimement d'une participation au réel qui passe par le regard, l'observation directe (voir, par exemple, les considérations d'Isidore de Séville dans ses *Étymologies*, I, 41).

2. Roland Barthes se questionnait justement, dans un article publié en 1968, sur ce que peut signifier, au sein de cette « conjonction polygraphique » qui fait l'originalité historique de Mai 68, une « écriture de l'évènement » (Barthes, 1968 : 108).

3. Pour ne citer que quelques repères : Jean-Pierre Richard publie *L'Univers imaginaire de Mallarmé* en 1961 ; Georges Dumézil publie chez Gallimard le premier volet de son œuvre majeure *Mythe et Épopée* en 1968 (*L'Idéologie des trois fonctions dans les épopées des peuples indo-européens*) ; *Histoire de la philosophie islamique* d'Henry Corbin paraît en 1964 elle aussi chez Gallimard ; en 1965, paraît *Le Sacré et le profane* de Mircea Eliade ; l'œuvre la plus connue de Charles Mauron, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel : introduction à la psychocritique* est publiée en 1963 aux éditions José Corti ; en 1964, paraît *Instincts et société, essais de sociologie contemporaine* de Roger Caillois qui, en 1973 et 1974 publiera deux ouvrages sur l'imaginaire : *La Pieuvre : essai sur la logique de l'imaginaire* et *Approches de l'imaginaire* ; en 1960, paraît chez Dunot la première édition des *Structures anthropologiques de l'imaginaire* de Gilbert Durand, ouvrage majeure qui, notamment à partir des

acquis de Bachelard et de réflexologie betcherevienne, procède à une véritable systématisation/grammaticalisation de la dynamique des images qui transforme l'imaginaire en une véritable science. Un an plus tard, paraît *Le Décor mythique de la Chartreuse de Parme* (aux éditions José Corti) et en 1964 la première édition de *L'Imagination symbolique* (PUF) ; Claude Lévi-Strauss publie chez Plon le troisième tome de ses *Mythologiques* (*L'Origine des manières de table*) en 1968. Pour une vision de synthèse, voir J.-J. Wunenburger (2003).

4. Voir, à ce sujet, les réflexions de Laurent Jeanpierre (2016 : 139 : 166) qui servent d'introduction-cadre aux études sur l'évolution des savoirs entre 1914 et 1962 (Charles & Jeanpierre, 2016 : 139-198).

5. Au printemps 1968, Georges Duby rédige un article sur « L'histoire culturelle » qui passera totalement inaperçu compte-tenu de la conjoncture et ne paraîtra qu'un an plus tard dans une publication sans écho, la *Revue de l'Enseignement Supérieur*. Sur l'importance de l'histoire des mentalités (issue de l'École des Annales) pour l'histoire culturelle, voir l'excellente synthèse de Pascal Ory (2004 : 31-34).

6. Sous l'influence du modèle économique américain, l'École Supérieure de Publicité et l'Institut des Hautes Études Publicitaires sont créés à Paris en 1962 et 1963 respectivement.

7. Comme le souligne, sous un registre parodique et burlesque, la fameuse *Complainte du progrès* (1956) de Boris Vian, même la relation conjugale ne parvient pas à échapper à cette reconfiguration du désir qui provoque des transformations profondes (d'ordre linguistique et anthropologique) au cœur de l'imaginaire de l'amour.

8. Le groupe des Nouveaux Réalistes est créé en 1969 et Pierre Restany en sera le principal théoricien à travers la *Déclaration constitutive du Nouveau Réalisme* et la publication, en 1968, d'*Un Manifeste de La nouvelle peinture. Les Nouveaux Réalistes*. Le manifeste a été réédité en 2007 aux éditions Dilecta à l'occasion de l'exposition sur les Nouveaux Réalistes qui s'est tenue au Grand Palais.

9. Est-ce parce que Mai 68 est entièrement parcouru par le jeu ludique et sérieux de la représentation fictionnelle (écritures murales, affiches, slogans, chants, paroles d'ordre, etc.) ou simplement parce qu'il est impossible de saisir la fluidité du mouvement et l'intensité précaire de l'instant que cette courte période a donné lieu à un nombre si réduit de romans, faisant du printemps 68 une sorte de « rendez-vous manqué » avec la littérature, comme le fait remarquer Chloé Brandlé dans un article au titre suggestif (« L'introuvable récit ») publié dans *Le Nouveau Magazine Littéraire* consacré à Mai 68. Voir également, à ce sujet, les réflexions de Jean-François Hamel (2018) autour de la figure de Maurice Blanchot.

10. « Quelque chose s'est donc brisée, qui voue à la contradiction les deux 'moitiés' symboliques du langage – chacune portant comme son secret (et sa négation) l'absence de l'autre » (Certeau, 1968).

11. Ce n'est que bien plus tard en effet que des noms (traits, définitions, objectifs concrets) parviennent à être collés à l'évènement. Dans un entretien avec l'historienne Geneviève Dreyfus-Armand (1988 : 11-13) autour du mouvement du 22 mars, Daniel Cohn-Bendit pourra alors dire de Mai 68 qu'il fut « par sa forme, le premier mouvement moderne des sociétés industrielles avancées et dans son expression [...], la dernière révolte révolutionnaire du passé [...]. Un conflit qui marque la fin de quelque chose et le début d'autre chose et cette autre chose c'est effectivement le refus d'un mode de vie et l'acceptation de ce que j'ai appelé l'autonomie. »

12. Le concept d'évènement émerge au sein d'un profond renouvellement épistémologique des sciences sociales et humaines, devenant une catégorie opératoire essentielle dans le cadre d'une nouvelle conception historiographique proposée notamment par l'école des *Annales* (notion d'*histoire événementielle*). Bien que pour l'École des Annales la notion d'histoire événementielle soit à l'origine assez péjorative, Pierre Nora y consacrera en 1974 un article intitulé « Le retour de l'évènement » publié dans un ouvrage collectif qu'il codirige justement avec Jacques Le Goff (Nora, 1974 : 285-308). La notion d'évènement traduit un important changement de paradigme

qui ne saurait néanmoins se limiter au champ de l'Histoire, comme le souligne clairement Paul Ricœur dans un stimulant article publié en 1992.

13. Voir, à ce sujet, les remarques d'A. Cholet (2015).

14. « Jean-Paul Sartre – Ce que beaucoup de gens de comprennent pas, c'est que vous ne cherchiez pas à élaborer un programme, à donner à votre mouvement une structure. Ils vous reprochent de chercher à 'tout casser' sans savoir – en tout cas sans le dire – ce que vous voulez mettre en place » (« L'imagination au pouvoir », une interview de Daniel Cohn-Bendit par Jean-Paul Sartre. Le texte intégral n'est disponible en ligne qu'à travers une traduction en anglais : [https://medium.com/@AM\\_HC/jean-paul-sartre-interviews-daniel-cohn-bendit-5cd9ef932514](https://medium.com/@AM_HC/jean-paul-sartre-interviews-daniel-cohn-bendit-5cd9ef932514) (consulté le 12 mai 2018).

15. Outre une certaine sympathie idéologique liée au Parti Communiste, c'est peut-être ce qui explique, du moins en partie, qu'en Mai 68 « les surréalistes, devenus une avant-garde vieillissante depuis la mort de Breton en 1966, retrouvent tout leur crédit et se ressoudent dans une langue insurgée qui leur doit beaucoup » (Loyer, 2010 : 504). Voir, à ce sujet, les travaux de Patrick Combes (1984 ; 2008) ainsi que le récent essai de B. Gobille (2018).

16. Peut-on d'ailleurs vraiment identifier un ensemble cohérent d'idées à l'origine du mouvement de Mai 68 ? La question est pertinemment tranchée par B. Gobille (2016 : 667) : « Il n'y a pas à proprement parler d'origines intellectuelles' de Mai 68, mais tout un ensemble de logiques sociales auxquelles les idées, le cas échéant, donnent forme et sens [...] en les rattachant à un cadre critique global. »

17. L'essai de Paul Ricœur *Le Conflit des interprétations. Essais d'herméneutique I* paraît aux Éditions du Seuil en 1969.

18. Rappelons que chez Lacan (1975 : 160-161) ces deux domaines sont clairement séparés : l'imaginaire (ancré dans le biologique) est lié à une construction fantasmée et spéculaire de l'identité chez l'enfant, l'accès au niveau supérieur de développement (le niveau symbolique) se faisant à travers l'accès au langage qui structure la relation à autrui.

19. Pour une vision de synthèse sur la pensée d'E. Morin, voir N. Poirier et L. Fouré (2004).

20. C'est déjà ce qu'énonçait déjà Michel de Certeau (1968) lorsqu'il suggère, à la fin de sa réflexion sur la nouvelle culture de la parole, que seul un nouvel ordre pourra permettre de dépasser le dilemme de Charlot.

21. Comme le fait d'ailleurs remarqué Claus Leggewie au tout début de son récent entretien avec Daniel Cohn-Bendit (2018).

22. Comme le souligne, au Moyen Âge, Isidore de Séville dans ses fameuses *Étymologies* (VIII, 45-47).

23. Voir, à ce sujet, le recueil de photos prises dans le Quartier Latin entre le 3 et le 13 mai par Walter Lewino et Jo Schnapp ; recueil publié dès le mois de juin 1968 et récemment réédité (Lewino, 2018).

24. Cette immersion dans l'oralité n'a été que très peu étudiée et mériterait sans doute d'être approfondie notamment à la lumière des réflexions novatrices de Derrida. En effet, dans *De la grammatologie* et *L'Écriture et la Différance* (deux ouvrages incontournables publiés en 1967), Derrida ne nous rappelle-t-il pas, dans la lignée d'Aristote, que si l'écriture (comme trace vestigiale de l'absence) implique toujours l'exil, la *phonè* garde, quant à elle, vivant le rapport symbolique entre le langage et le *logos* primordial, les signes et la signification, l'être et l'âme, au sein d'une coprésence immédiate et absolue qui fait de l'écriture la médiation d'une médiation, signalant la « chute dans l'extériorité du sens » (Derrida, 1967 : 24).

25. R. Barthes va encore plus loin sur les conséquences anthropologiques de cette singulière fusion entre l'homme et le transistor, « l'oreille collée au transistor élevé à hauteur du visage, figurant [...] une nouvelle anatomie humaine » (Barthes, 1968 : 108, note 1).

26. Quand l'anonymat est impossible (assemblées, par exemple), on utilise souvent le prénom, procédé qui se prête très souvent à confusion, vu que le prénom (par opposition au nom de famille) n'est nullement garant de la singularité.
27. Sur cette importante problématique au cœur de l'imaginaire de Mai 68, je renvoie à l'essai de Jean-Jacques Wunenburger (1977).
28. Ambiguïté qui se reflète dans la façon même dont cette dimension dionysiaque a été interprétée par la critique, soit comme transgression néfaste qui menace fortement l'ordre culturel et civilisationnel (Brun, 1969), soit comme une ombre positive qui régénère l'ordre en profondeur (Maffesoli, 1982).
29. Dionysos est d'ailleurs lui-même une figure du Trickster par la façon dont il réunit sagesse et folie divine, exubérance sexuelle et profondeur rituelle, irrévérence et sérieux.
30. De passage à Paris, Marcuse donne une interview à Pierre Viansson-Ponté (celui-là même qui avait écrit dans les colonnes du *Monde* du 15 mars 1968 un article intitulé « Quand la France s'ennuie... ») publiée le 11 mai 1968 dans *Le Monde* où il déclare son soutien à cette désintégration de l'ordre établi précipitée par les événements de Mai 68. Sur la diffusion de la pensée philosophique et politique d'H. Marcuse aux Etats-Unis et en France, voir Lachaud (2009).
31. C'est-à-dire, « d'une part, celles adoptées par les représentants de la bourgeoisie et des élites traditionnelles, qui valorisent l'esprit de sérieux, l'austérité, le goût de l'ordre, etc. ; d'autre part, les postures qui caractérisent les groupuscules d'extrême gauche autant que ceux d'extrême droite, lesquelles reposent sur la violence, la pensée dogmatique et hermétique, le secret, l'organisation militaire, etc. » (Sindaco, 2011 : 7, note 24).
32. Héros paradoxal et fuyant du folklore et de la mythologie scandinave qui a posé de nombreux problèmes d'interprétation aux mythologues, Loki entretient, tout comme Dionysos, des rapports particuliers avec le monde chthonien et la métamorphose. Voir, à ce sujet, le dossier établi par G. Dumézil (2011 : 29-279).
33. Voir, à ce sujet, les réflexions de D. Pelletier (2018).
34. D'où l'ambivalence des acteurs de Mai 68 face à l'autorité et pouvoir (qu'ils n'ont jamais songé à conquérir). Les relations troubles entre ces dieux d'une nouvelle génération et la figure du Père (Zeus) dans l'Olympe grec, ne sont-elles analogues, du point de vue symbolique, à celles qui unissent et opposent les acteurs de Mai 68 à la figure du général De Gaulle qui avait, lui aussi, libéré la France du monstre nazi.

## RÉSUMÉS

Mai 68 est un chronotype qui occupe une place à part dans l'imaginaire contemporain dans la mesure où il désigne un événement qui bascule sans cesse entre l'excès et le manque, où tout se passe et rien ne se produit véritablement. Entre le sacrifice et la fête, la transgression et le retour à l'ordre, Mai 68 a quelque chose d'innommable qui se situe à la fois dans l'éphémère et la longue durée, la surface épidermique de l'histoire et le chant profond du mythe d'où jaillit une vision complexe du monde et une imagination aussi riche que paradoxale.

May 68 is a chronotype which occupies a special place in the current imaginary since it means an event that switches continually between excess and lack, where everything takes place and nothing really happens. Between sacrifice and the feast, transgression and return to the order, May 68 has something unspeakable that belongs to the ephemeral and the long duration, the



epidermic surface of the history and the deep song of the Myth from which flows a complex vision of the world and a rich and paradoxical imagination.

## INDEX

**Keywords** : May 68, cultural imaginaries, myth and history, epistemology of social and human sciences

**Mots-clés** : Mai 68, imaginaires culturels, mythe et histoire, épistémologie des sciences sociales et humaines

## AUTEUR

**CARLOS F. CLAMOTE CARRETO**

Universidade Nova de Lisboa | IELT  
ccarreto[at]fcsh.unl.pt